

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 67 (1928)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Notes de Jean-Marc Bussy : (suite)  
**Autor:** Roulier, A. / Bussy, Jean-Marc  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-221734>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

maine de l'effraction !) et, enfin, le ténor ravis-  
seur qui dérobe des duchesses dans ses bagages,  
sans tambour ni trompette, soulignant ses airs  
vainqueurs d'un vagissement du klakson de sa  
limousine...

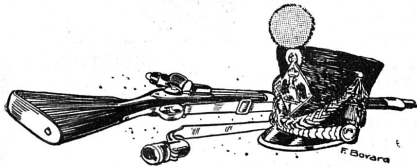
Toujours le Ténor ! Ce que peut pourtant un  
petit bout de corde vocale bien pendue ! Croyez-  
moi : la cause de tant de malheurs, c'est le Ténor !

Aussi, souhaitons que, à la lecture de ces lignes,  
les chefs d'Etat conscients de leurs responsabi-  
lités, décréteront :

Article premier. — Il n'y a plus de ténors.

Article deuxième. — Ceux qui persisteraient  
dans cette mauvaise voie seront opérés d'office  
par un spécialiste étatisé.

(Les mauvais plaisants ne manqueront pas d'in-  
voquer là l'ut final !...)  
St-Urbain.



**NOTES DE JEAN-MARC BUSSY**  
(Suite.)

« Mauvaise journée : 6 morts, 5 blessés dange-  
reusement.

« 7 heures du soir. La muraille près de laquelle  
je me trouve vient de sauter, avec une terrible  
secousse. Il y a une brèche énorme.

« Plusieurs bataillons ennemis se mettent en  
marche au pas de charge pour venir renforcer les  
troupes avancées. Le camp ennemi est tout entier  
sous les armes.

« Un parlementaire paraît. Il nous somme de  
nous rendre à discrétion. Le commandant de  
Graffenried demande deux heures de réflexion.  
On les lui accorde. Il réunit ses officiers en con-  
seil de guerre. Je l'entends dire : « Sans cette  
brèche j'aurais plutôt mangé mon aigle que de  
la donner à ces canailles ! »

« L'avis du conseil fut celui-ci : Vu que nous  
sommes complètement abandonnés, nous capitule-  
rons. Mais nous ne nous rendrons qu'à des con-  
ditions honorables, sinon nous saurons périr jus-  
qu'au dernier.

« La réponse de Graffenried est portée par  
deux officiers aux généraux ennemis. Voici la  
décision du général Silveira : Suisses ! par respect  
pour votre belle défense, je vous accorde ce que  
vous demandez. Et voici les principaux points de  
la capitulation : Le bataillon de Graffenried re-  
met la Puebla et quittera la caserne. Le 10, à 5  
heures du matin, il sortira par la brèche avec  
tous les honneurs militaires, défilera devant l'ar-  
mée espagnole-portugaise, en portant les armes.  
Les officiers conserveront leur épée, leurs baga-  
ges et leurs chevaux ; les sous-officiers et soldats  
leur sac. Le bataillon sera conduit à la Corogne  
sous escorte, et transporté de là en France sur des  
vaisseaux anglais. »

Ici Bussy se répand en récriminations contre le  
général Seras (Italien), qui les a laissés à la Pue-  
blas sans munitions, sans secours d'aucune sorte,  
malgré ses promesses, en face de 12.000 ennemis.

« Du 10. Nous avons quitté la ville par la  
brèche, ce matin à 5 heures, au pas de parade.  
Nous avons traversé l'armée portugaise, qui for-  
mait la haie et nous a salués de ses tambours et  
de ses drapeaux..

« Nous nous mettons en route. L'escorte con-  
siste en un peloton d'avant-garde, quelques hom-  
mes sur les flancs et une peloton d'arrière-garde.  
En tout une centaine d'hommes, commandés par  
un capitaine. Nous faisons 12 lieues ce premier  
jour et couchons dans un petit village, où les  
paysans nous reçoivent bien. Nos blessés ont  
beaucoup souffert sur les charrettes à deux roues,  
traînées par des vaches.

« Le 13, nous atteignons Orense. Je suis logé  
dans un couvent et couché sur de la mauvaise  
paille. Il y a quinze mois et demi, je passais par  
cette même ville, où j'avais failli périr dans l'in-  
cendie d'un couvent.

« Dans la nuit, je me sens tamponné dans les

flancs. Je m'éveille et reconnais trois soldats de  
notre escorte. La pointe de leur baïonnette ap-  
puyée sur ma poitrine, ils me menacent de me  
transpercer si je dis un mot. Ils me font com-  
prendre par signes de prendre mon sac et de les  
suivre. Tous mes camarades ont disparu.

« Mes trois brigands me conduisent dans une  
salle du couvent, au fond d'un sombre corridor.  
Là, ils me dépouillent de tout ce qui me reste :  
une chemise, un pantalon, des mouchoirs de po-  
che, un couteau, deux brosses, une cuiller et  
treize sous de monnaie, toute ma fortune ! Mon  
camarade Marme fut dévalisé en même temps  
que moi par une dizaine de soldats. Mon sergent  
César Guex, de St-Légier, a dû donner passable-  
ment d'argent et de l'argenterie qu'il avait ache-  
tée de soldats français. D'autres ont perdu leur  
montre. On n'a pas épargné nos officiers.

« Santiago de Compostelle, 18 — Cela ne va  
pas mal depuis Orense. Les vivres n'ont pas  
manqué et les paysans se montrent très servia-  
bles. Il paraît qu'une proclamation des généraux  
a été lancée partout où nous devions passer.  
Nous séjournons quelques jours ici.

« Les Fribourgeois obtiennent la permission de  
se rendre à un ermitage, à deux heures de la ville,  
sur une montagne. Ils peuvent maintenant aller  
au paradis quand ils voudront... »

« Mercredi 22 août. Nous arrivons enfin à La  
Corogne. On nous conduit à la maison de ville  
où l'on nous visite soigneusement et où l'on nous  
enlève tout ce que les bandits de l'escorte nous  
avaient laissé. L'opération terminée, on nous  
conduit jusque sur le port. Nous montons sur des  
bateaux et disons adieu à la terre. A une portée  
de canon de la ville, on nous embarque sur  
l'Atlas.

« Jeudi 25. L'Atlas est un vieux bâtiment dé-  
mâté et hors d'usage, conduit par un vieux capi-  
taine qui a une forte garde à sa disposition. Ce  
vaisseau va nous servir de prison jusqu'à ce qu'il  
plaise aux Espagnols ou aux Anglais de nous en  
faire sortir. L'Atlas est ancré dans la baie. La  
ville nous sépare de l'océan, où sont mouillés plu-  
sieurs vaisseaux anglais.

« Nous sommes parqués au premier pont. Des  
prisonniers français sont au deuxième. Notre lo-  
gement est une grande salle de six pieds de haut  
et ayant la longueur du bâtiment. Pour ameubler,  
il y a le cep, dont je parlerai plus loin, et le  
câble de l'ancre, qui nous sert de traversin.

« Le gouvernement nous fait remettre une pié-  
cette par jour (17 sous). Notre commandant a  
obtenu l'autorisation d'envoyer en ville une cor-  
vée pour acheter ce qui nous est nécessaire. Nous  
recevons un pain d'une livre par homme et une  
demi-livre de viande, ce qui nous coûte 10 sous  
par jour. Nous cuisons notre viande dans une  
sorte de pot de terre.

« Nous dormons sur le plancher, dont les  
joints sont garnis de goudron. Sitôt la nuit ve-  
nue, la garde nous oblige à nous coucher et nous  
serre comme des harengs. Impossible de remuer.  
On attend le jour avec impatience. On est obligé  
de se lever « brique par brique », pour se reme-  
ttr de ses multiples courbatures. Tous les matins,  
quelques-uns d'entre nous restent collés au pla-  
ncher par le goudron. Il faut les déshabiller pour  
les dégager.

« Du 29. Hier, dans l'après-midi, est arrivé un  
général anglais qui nous a visités et questionnés  
sur la façon dont nous étions traités. Il nous a  
promis aussi de nous faire rendre ce qui nous  
avait été volé. Il a tenu parole. Le lendemain,  
tous les objets dérobés nous ont été restitués.

« Lundi 3 septembre. Un sergent recruteur es-  
pagnol est venu sur le bâtiment. Il cherchait des  
hommes pour le service de l'Espagne. Il vient  
trahir la cause que nous venons de défendre.

« Demierre et Rozin m'engagèrent à partir.  
J'ai refusé.

« Le 4. Demierre a eu une affaire avec l'un de  
nos chefs. On l'a mis au cep. C'est une pièce de  
bois carré, de 12 pieds de longueur, en deux par-  
ties réunies par une charnière à l'une des extré-  
mités, et fermées par un cadenas à l'autre. On  
introduit le cou du condamné dans un trou, au  
milieu, et il est ainsi immobilisé, allongé sur le

plancher. On aurait dit de Demierre un homme  
sans tête. Il y resta 36 heures.

« Le 7. Un sergent anglais est monté sur le  
vaisseau et a recruté 60 hommes. Je suis du nom-  
bre, ainsi que 4 sergents, dont Meyer, de Che-  
vroux, 9 caporaux et mes amis Demierre, Rozin,  
Blaser et Grivel.

« Le supplice barbare infligé à Demierre, joint  
à la vermine qui nous dévore pendant la nuit,  
n'a pas peu contribué à nous faire signer un en-  
gagement de 7 ans au service de l'Angleterre.

« Du 12. Nous voilà sur le Yarmouth, petit  
bâtiment marchand où le sergent recruteur nous  
a amenés sur deux chaloupes.

« Du 15. Nous avons quitté le Yarmouth pour  
le Dauphin. Le même soir, nous apercevons ses  
chaloupes qui s'approchent : c'est le reste du ba-  
taillon de Graffenried qui vient nous rejoindre.  
Nous sommes heureux de revoir nos camarades.

« Du 17. Nous sommes au cabestan, au nom-  
bre de 40, pour lever l'encre, au son de la flûte  
du trompette des voltigeurs. L'ancre est levée, les  
voiles sont tendues. Un petit vent de terre nous  
permet de sortir de la baie de La Corogne, et  
nous voilà naviguant sur l'océan. Le mal de mer  
ne tarde pas à nous atteindre les uns après les  
autres.

« J'étais resté 2 ans, 6 mois et 28 jours en Es-  
pagne et en Portugal.

(A suivre.)

A. Roulier.

« Le Cirque » au Théâtre Lumen. — Voici enfin,  
sur l'écran du Théâtre Lumen, ce film tant attendu.  
C'est le chef-d'œuvre qu'on espérait et s'il reste en-  
core des gens qui résistent à Charlot, ils seront, cette  
fois, obligés de reconnaître que l'art cinématographique  
a eu la chance de trouver son Molière et son Shakes-  
peare, en ce petit homme aux gestes timides et ridi-  
cules. Adaptation musicale spéciale.

« Le Chasseur de chez Maxim's » au Royal Bio-  
graph. — C'est un véritable gala que la direction du  
Royal Biograph offre cette semaine en son établis-  
sement de la Place centrale avec « Le Chasseur de chez  
Maxim's », grand film comique tiré de la célèbre  
pièce de Yves Mirando et Gustave Quinson, interprété  
par Nicolas Rimsky, dans le rôle du « Chasseur de  
chez Maxim's ».

DEMANDEZ PARTOUT  
**CITROVINE**  
RECOMMANDÉ PAR LES MEDECINS  
LE PLUS EXQUIS ET LE PLUS SAIN DES VINAIGRES  
ALIMENTAIRES A L'ACIDE CITRIQUE  
CONSOMMATION CONSTamment AUGMENTANTE DE VINGT ANS  
POUR LES BIEN-PORTANTS ET POUR LES MALADES  
FABRIQUE SUISSE DE CITROVINE S.A. ZOFINGUE

Pour la rédaction : J. MONNET  
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser  
ces adresses de maisons recommandées lors de  
leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois*  
comme référence.

**CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT**

Lausanne, rue Centrale 4

**CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %**

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

*M. Steiger & Cie*  
Lausanne 20 Rue S. François  
**CRISTAUX**  
de table et de luxe.

**VERMOUTH CINZANO**

Un Vermouth, c'est quelconque,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général. LAUSANNE

Demandez un

**Centherbes Crespi**

l'apéritif par excellence.